

Perdus dans la montagne

Cet après-midi là, j'avais entraîné Édouard à Tourneige. Tourneige c'est la grange la plus près de la nôtre, à un bon kilomètre cependant, mais il suffit d'aller jusqu'au Serre, à quelques pas vers le bout des terres, pour la voir, en contre-bas, sur un triangle de marne formé par deux ravins qui se rejoignent tout au bout du pré. C'est la grange des Grégoire, nos voisins et amis.

Tout est gris à Tourneige : les murs de la maison et son toit, le sol, les collines autour, ravinées par de petits torrents parallèles qui ont pris tout le bon du corps de la terre, ne laissant que des vertèbres déchiquetées. De plus elle est au fond d'une cuvette, si bien que de là-bas le regard ne porte pas loin et n'aperçoit que des marnes, excepté vers le sud où une étroite échappée nous laisse distinguer le Plan de Rioms dans le lointain.

Nous aimions pourtant beaucoup aller à Tourneige. Mais n'était-ce pas plutôt pour ses habitants ? Arrivés au Serre, Édouard et moi avons commencé à descendre dans l'intention de chercher des dents de loup – bélemnites – dans les marnes. Nous en trouvions toujours beaucoup, et des longues, dans ces parages. Nos camarades de classe étaient contents quand nous leur en donnions pour écrire sur l'ardoise. Nous avons ensuite essayé d'attraper quelques-unes de ces sauterelles aux ailes rouges ou bleues – on n'en voyait guère qu'à cet endroit – qui nous conduisirent ou plutôt que nous poussâmes jusqu'au Grand Valat. De là, à Tourneige, il n'y avait que quelques pas. Nous les eûmes vite franchis.

Sur l'aire, Maurice et Émile mangeaient des cerises dans le cerisier du bord de la « serve » – retenue d'eau – sur lequel ils étaient montés à l'aide du « clédon » que l'on voit appuyé contre le tronc. Ils nous invitent au festin.

23 Après les trois barreaux du « clédon », le tronc est encore long et lisse. Il faut s'agripper, le saisir entre les bras, serrer fortement les jambes autour et commencer un mouvement ascensionnel d'autant plus rapide que la récompense est au bout, aux premières branches. Édouard, lui, ne peut monter, nous lui en enverrons : c'est promis. Le goût de ces cerises, ces cerises qui mûrissaient au mois d'août, là-haut, à la fois acide, doux et amer – c'étaient des cerises sauvages –, mon palais en garde un souvenir si fidèle

que je ne puis en manger de semblables aujourd'hui sans que ma pensée aille aussitôt retrouver celles de Tourneige.

Nous les mangions à pleine bouche, sans rejeter les noyaux, aussi, le lendemain, les « sorties » étaient quelquefois laborieuses ! Maurice est tout au bout de la branche transversale qui domine le « gour ». Il n'a pas peur, tant il aime qu'on l'admire. Il s'étire pour saisir les bouquets de cerises bien mûres, presque noires, du bout des rameaux. Il n'a peur de rien Maurice, « pas plus de peur que de bon sens » disait sa mère, Alix.

Malheur ! La branche a cassé ! Maurice tombe au beau milieu de l'eau, là où elle est la plus profonde. La tête seule émerge encore, puis disparaît pour surgir à nouveau, la bouche convulsée, les yeux exorbités d'angoisse. Enfin, il réussit à saisir la planche de la petite passerelle puis d'un effort suprême à se hisser sur l'herbe en criant : « je suis noyé !... je suis noyé !... »

Nous étions en été, le pantalon sécha vite. Quant à la chemise, la mère Alix la remplaça sur-le-champ par une vieille d'Ismaël – le frère aîné de Maurice. Elle était bien un peu trop grande et déchirée à l'épaule mais on ne regardait pas de si près...

Ismaël, lui, travaillait déjà comme un vrai paysan. Il n'en était pas peu fier, mais il gardait encore, dans une niche du mur de la remise, son troupeau de moutons : des gales de chênes, simples ou doubles – ces dernières étant les bessonnes – qu'il venait voir de temps à autre surtout quand nous étions là... L'adolescent avait beaucoup de peine à prendre le pas sur l'enfant.

Devant le four, dans le fond de la basse cour chargée de rameaux de buis finement coupés à la hache, qui deviendront fumier, le père Pierre enfournait le pain. D'un mouvement lent, il introduisait au bout de la longue pelle de bois, la pâte coupée et fendue par sa femme, puis, d'un geste brusque en arrière, de ses deux bras, sans que son grand corps ne bougeât, il la laissait glisser à côté des autres morceaux qui, déjà, brunissaient.

– Tiens ! Le col des Aros ! dit-il en nous voyant arriver... Vous tombez bien. Je vais vous faire un tourton. À ces tourtons, il donnait la forme d'un bonhomme. Ce jour-là, il leur fit même, entre les jambes, un petit quelque chose...

– Toi, Pierre, tu es un peu fou ! maugréa Alix, mais on sentait bien qu'elle n'était pas fâchée.

Quel régal, pour nous, ces tourtons de pâte à peine cuite, sentant bon le four ! Ne les mangez pas chauds, nous disait-on, cela vous fera mal. Mais nous ne voulions rien savoir, et ils ne nous ont jamais fait mal.

Il est cinq heures de l'après-midi. Maurice et Émile font sortir le petit troupeau de l'étable basse jouxtant l'écurie de la «Nine» et de la «Tite», les deux mules. Nous sommes un peu tristes car il va falloir nous quitter maintenant.

– Accompagnez-nous un peu, jusqu'au Débraillat seulement, ensuite vous regagnerez le Col par la Grand Coste, dit Maurice. Nous voulions bien, nous. C'était même notre pensée secrète, je crois.

En bas des terres, au bout du pré, les brebis qui «déchaument» peu à peu, s'égrènent lentement sur les flancs du Serre de Râne tout en broutant l'herbe rare, roussie déjà, ou les gousses des genêts.

Dans le ruisseau, après avoir bu à la source minérale et déclaré excellente cette eau saumâtre, puant le soufre et les oeufs pourris, nous attrapons des têtards, nous les parquons dans de petits compartiments faits de glaise et de vase. Nous avons chacun les nôtres. Lequel de nous en aura le plus derrière sa retenue ?

Vous allez peut-être m'accuser de plagier Mistral, avec de modestes moyens, mais je crois que si, un peu plus tard, j'ai tant aimé Mistral, c'est qu'il racontait délicieusement ce que j'avais vécu et ressenti dans mon enfance. Il faut pourtant suivre le troupeau, au moins de loin en loin. Après l'avoir rejoint, non sans peine, sur cette pente abrupte et rocailleuse, je m'aperçois que les ombres des crêtes opposées déjà s'allongent. Elles dessinent, en montant vers nous, des formes fantasques, inhumaines... Elles m'émeuvent, me font peur, presque. Émotif à l'excès j'éprouvais souvent un sentiment de gêne, un état d'âme confus, mais pénible, devant certains aspects insolites du ciel ou de la nature.

– Si nous jouions aux cachettes ? dit Maurice, tout en fouettant un buis de son bâton, afin de le «plumer».

– Allez ! Mon frère et moi allons nous cacher un peu plus loin dans une touffe de buis. Ils nous ont surveillés sournoisement du regard et nous trouvent vite. Puis c'est à eux de se cacher : ils montent, montent encore. Nous les trouvons cependant, après bien des efforts, blottis entre deux gros genêts.

25

À notre tour. Mon frère est encore petit, je suis obligé de le conduire par la main aussi ne pouvons-nous guère feinter. Ils ont tôt fait d'être sur nous !

– À nous, dit Maurice. Cette fois vous ne nous trouverez pas...

Ils continuent de monter, loin de nous maintenant. Nous cessons de les apercevoir car, peu à peu, la nuit gagne.

Nous les cherchons vainement, appelant de toute la force de nos petites voix qui ne portent pas loin. Où diable se cachent-ils ? Font-ils les sourds ? La nuit est venue tout à fait. La peur nous assaille. Tant bien que mal nous avançons, butant souvent contre les cailloux, glissant ensemble dans les petits ravins que nous avons beaucoup de mal à remonter ensuite. Nous arrivons enfin dans un endroit un peu plus plat, c'est un chaume. Où diable sommes-nous ? Il me semble pourtant reconnaître une terre écartée, celle du Col d'Angely qui se travaillait encore de ce temps là. S'il en est ainsi, le chemin de Tourneige doit prendre au bout du champ, à gauche. C'est bien cela. Nous respirons déjà mieux ! D'autant mieux que nous venons d'apercevoir une faible lumière, là-bas. Mais elle nous paraît loin, loin...

Le chemin, pourtant nous y conduit assez vite. La chienne Marotte aboie furieusement à notre approche. Elle vient vers nous, nous reconnaît et nous précède jusqu'à la ferme.

Nous entrons. Sous le quinquet, la famille Grégoire soupe tranquillement. Maurice et Émile sont là. Ils font mine d'être surpris en nous voyant entrer. Je devine cependant qu'ils sont heureux de nous avoir joué un si bon tour. Le père Pierre les interroge du regard. Émile est tout penaud mais son frère soutiendra le siège, pendant un moment du moins. Il ment effrontément, puis, se voyant démasqué, finit par fondre en larmes.

– Je ne voulais pas qu'ils se perdent ! disait-il. Au contraire, je leur conseillais de rentrer chez eux depuis longtemps mais ils ne voulaient pas m'écouter. C'est pas de ma faute, à moi...

Il fallait pourtant en finir. Le père Pierre ordonna à Ismaël d'allumer la lanterne et de nous accompagner jusqu'au Col.

La nuit nous parut encore plus noire en sortant. Devant nous, la petite lumière vacillante de la lanterne, nous guidait plus qu'elle nous éclairait. Mais nous n'avions plus peur maintenant, conduits par Ismaël, cet homme de quatorze ans !

Au contour, derrière le Serre, des appels percèrent la nuit : Louis ! ... Douard !... Louis !... Douard !...

C'étaient nos parents et nos sœurs qui, enfin inquiets de ne pas nous voir rentrer à cette heure, partaient pour Tourneige, appelant néanmoins pour savoir si nous étions sur le chemin du retour.

En quelques enjambées, nous fûmes près d'eux, tout heureux que cela se fût ainsi terminé.

Les Grégoire s'en vont

C'est décidé depuis quelque temps déjà : les Grégoire vont quitter Tourneige pour aller « mener » une ferme dans la plaine, là-bas du côté de Vaison.

La joie de Maurice et d'Émile nous éclabousse un peu.

– Nous monterons dans le train, disent-ils. Et puis, là-bas, plus de troupeau à garder : le père Pierre a dit qu'il ne ferait que des fraises et des melons.

La mère Alix aussi est toute contente de nous laisser seuls dans notre montagne.

Un jour ou l'autre, vous ferez comme nous, disait-elle, condescendante, vous gagnerez la « baisse ». On y fait de l'argent sans peine ; vous comprenez, les primeurs, ça gagne gros. Regardez ceux qui sont descendus, c'est toujours avec des jardinières neuves qu'ils reviennent nous voir pour la Saint-Arnoux.

Seul le père Pierre ne paraît pas partager cet enthousiasme. Il parle peu, semble presque regretter.

– Sans ce maudit « périmètre » – reboisement en forêts domaniales – nous ne partirions pas. Mais où voulez-vous garder maintenant que les plantations de pins arrivent à nos portes ?

Il a bien raison le père Pierre. Combien de petits propriétaires de nos montagnes ont-ils abandonné, faute de pouvoir conserver leur petit troupeau ? Sous prétexte de retenir la terre sur les cimes on a obligé la population à descendre vers les plaines, le plus souvent vers les villes. Un remède pire...

L'interdiction de garder dans le « périmètre » était formelle. Franchimand, le garde forestier ne badinait pas : aux crottes des brebis, il reconnaissait le propriétaire du troupeau. Les procès-verbaux pleuvaient sur les braves gens qui ne devaient déjà de vivoter qu'à leur acharnement à la tâche et à leur sobriété forcée.

27

Mon père a acheté Tourneige. Il a acheté Tourneige trois mille francs. Non pas qu'il en eût grand besoin, le Col des Aros couvre plus de cent hectares, mais il craignait que l'administration des eaux et forêts ne l'achetât, mettant ainsi le « périmètre » au bout de nos terres à blé.

Il y a quinze jours, l'acte a été signé chez le notaire du Buis.

– Nous déclarerons quinze cents francs que je te payerai devant le notaire, si tu veux bien. Le reste je te le donnerai ensuite, au café, avait dit mon père.

– Entendu ! avait répondu Pierre.

Au café Gardon, l'acte signé, ils vont prendre un verre. Il y a beaucoup de monde en ce jour de marché. Toujours encore quelqu'un qui vient leur serrer la main, faire un brin de causette avec eux. Le père Pierre trouve que cela dure beaucoup. Il voudrait bien entrer en possession de son argent. Le père Eugène n'est pas pressé, pense-t-il, de sortir de sa poche les quinze cents francs de la dissimulation. S'il allait brusquement me dire qu'il ne me doit plus rien ? Quel recours aurai-je contre lui ? Aucun. Il s'inquiète, Pierre... D'autant plus qu'il devra payer à Géraud une vieille dette de deux mille francs. De l'argent de Tourneige, il n'en restera guère. Encore faudrait-il qu'Eugène Jeanravoux...

Mais celui-ci semble prendre du plaisir à prolonger la scène, à savourer l'impatience de Pierre.

– Sortons ! dit enfin mon père, il y a trop de monde ici pour compter une somme pareille.

Ils se dirigent vers la digue, sous les platanes centenaires. Là, le dos appuyé à l'un d'eux, il tire, de la poche intérieure gauche de sa veste, son portefeuille retenu par une chaînette, compte les billets devant Pierre et les lui remet.

– Comment ai-je pu craindre un instant... ? Comment ai-je pu douter de la parole de Jeanravoux... ? Ce n'est pas raisonnable, je le sais et je regrette, pense Pierre.

De Tourneige à Vaison il y a plus de quarante kilomètres. Pierre de Grégoire a déjà fait plusieurs voyages avec sa charrette. Il a porté des meubles, du matériel, quelques provisions pour l'hiver. La semaine dernière, il est même resté quelques jours là-bas, a labouré, semé un peu de blé : cela l'avancera...

Les anciens fermiers sont encore là, procédant à l'enlèvement des dernières récoltes. Ils ont hébergé Pierre, l'ont invité à manger à leur table. Ils se sont tout de suite mis d'accord.

– Nous quitterons les lieux le premier novembre au matin, vous pourrez donc emménager ce jour là, si vous le désirez.

– Bon, a dit Pierre.

Est-ce vraiment un souvenir ? Est-ce mon imagination qui a joué ? Voici comment je vois leur départ de Tourneige. Il avait été fixé au jeudi, jour de

la Toussaint, mais cela, je l'ignorais. Pourquoi donc, alors, me trouvais-je au Serre, vers neuf heures, ce matin là ?

Il a plu pendant la nuit, il bruine encore. La campagne est détremmée. La terre colle à mes chaussures qui en emporte des paquets. J'ai beaucoup de peine à avancer. Les petits ravins, dans les marnes au-dessous, sont autant de traînées luisantes. Le Grand Vallat a débordé, a recouvert de pierrailles le chemin qu'il franchit. On entend d'ici la rage de l'eau mordant les obstacles. Des nuages blanchâtres, immobiles, restent accrochés au parois des montagnes. La cheminée de Tourneige, indifférente, laisse échapper une fumée grise, toute droite, dans l'air calme.

Dans le chemin qui monte vers le petit Col d'Angely, là-bas en face, sur le versant opposé, une charrette avance péniblement, tirée par deux bêtes de front. Je reconnais la «Tite» devant, la «Nine» attachée à l'arrière. Dans les brancards, un mulet énorme que je ne connais pas. J'apprendrai plus tard que c'était un mulet prêté gracieusement par l'armée, mulet quelque peu «réguinard» qui n'avait jamais les oreilles en repos, ni les yeux, derrière les œillères.

Sur la charrette, les meubles démontés n'ont pas fière allure. Le berceau des enfants, fabrication Pierre de Grégoire, est attaché sur l'ensemble. Des lanternes, des seaux, un taille-pain et son couperet sont accrochés çà et là. À l'avant une grande cage à claire voie laisse échapper des grognements intermittents. De la main droite Pierre tient la bride du mulet, de la gauche, les guides de la «Tite». À quelques pas devant, le troupeau de brebis, une dizaine de chèvres en tête, s'allonge sur le chemin, précédé par Ismaël, poussé par Maurice, tandis que la chienne «Marotte» mordille les traînards, ramène à la raison les bêtes qui voudraient se disperser dans la nature. Tout cela fait un convoi d'une bonne centaine de mètres. C'est peut-être cela le train dont me parlait Maurice !

Oh ! J'oubliais ! Dans ce train il y a encore, à pieds, au cul de la «Nine», la mère Alix, un grand panier au bras – des choses fragiles sans doute – et, accroché à sa longue jupe, Émile, mon «justems» – juste le même âge –, mon voisin, mon camarade de jeux, s'en va pour toujours, très loin, là-bas, à Vaison.

Arrivé au col, le père Pierre arrête ses bêtes pour les laisser souffler un moment, soi-disant. Il en profite pour jeter, à la dérobée, un dernier regard vers Tourneige. Tourneige ! ... Il y est né, il y a vécu jusqu'à plus de soixante

ans. Ses parents y avaient vécu toute leur vie, ses grands-parents aussi peut-être. Et voilà qu'aujourd'hui, avec sa femme et ses enfants, il quitte cette terre austère et aimée parce qu'une époque est arrivée où on ne peut plus vivre heureux sans argent. Ils quittent leur « chez eux » pour aller « chez d'autres » dans le secret espoir de redevenir bientôt propriétaires sur des sols moins ingrats, dans un climat plus clément.

– Allez ! Hue ! dit Pierre, d'un ton qui se veut décidé.

Plus rien. C'est fini. Tout a disparu derrière le col. Je rentre à la maison, confusément triste.

Pas pour longtemps. L'idée me vient soudain d'aller voir si mes jeunes voisins, en partant, n'auraient pas oublié quelques petites choses utiles, capables encore de faire mon bonheur : couteau ou chapeau par exemple. Et puis, Tourneige n'est-elle pas entièrement à nous maintenant ? Je dis entièrement, car le grenier à foin et la grand-terre sous la ferme nous appartenaient déjà. Depuis quand et pourquoi, je ne l'ai jamais su et ne le saurai jamais. Tous ceux qui auraient pu me fournir les réponses sont morts depuis longtemps. La grosse clé est sur la porte, nous – il faut dire qu'Édouard m'a suivi – la tournons avec peine et entrons.

Dans l'âtre, des vieux papiers, des chiffons, deux pieds de chaises finissent de se consumer. Nos pas résonnent dans la maison vide. Ils nous effraient un peu. L'emplacement des meubles est marqué, sur les murs enfumés, par des taches plus claires. Dans l'alcôve de la cuisine, des chaussures plus qu'usagées gisent sur le sol. Des lambeaux de vêtements traînent çà et là. Je reconnais une vieille veste d'Ismaël, ou, plutôt, ce qu'il en reste. En bas, dans la grande chambre, rien, ni sur les murs, ni sur le parquet. La petite chambre attenante, celle des garçons, tristement vide aussi. L'armoire de muraille est restée ouverte : rien sur les étagères, le vide partout. Remontons à la cuisine. À l'aide d'une chaise défoncée et bancal, j'explore le dessus de la cheminée. Ces petites pastilles de papier rouge, sont-ce des confettis ? Non, ce sont bien des amorces de pistolet. Il y en a même toute une petite boîte ronde et grise dans le coin. Quelle trouvaille ! Sur-le-champ, nous en faisons péter quelques-unes entre deux pierres, dehors. Un coup d'œil maintenant dans la petite niche du mur, sous la remise : elle est pleine de galles. Nous en remplissons nos poches fiévreusement. Comment Maurice et Émile ont-ils pu oublier des richesses pareilles ? Du coup, nous sommes tout heureux qu'ils soient partis !

C'est vers onze heures que les Grégoire arrivent au Moulin, prennent la grande route. Cela va aller tout seul maintenant, semble-t-il. On marche sans effort sur la route plate et lisse. Mais, au fil des kilomètres, les pieds vous brûleront dans les chaussures, les muscles des jambes feront mal, la fatigue s'installera partout. Au Buis, où le convoi arrive à la nuit tombante, on allume les fanaux : un pour la charrette, l'autre pour Ismaël en tête du troupeau. Depuis longtemps déjà Émile s'est installé près de son père, lui-même assis, les jambes pendantes à l'avant de la charrette, la blouse gonflée, le fouet sur l'épaule. Le fouet sur l'épaule : c'était Pierre de Grégoire. On le voyait toujours ainsi, même quand il faisait une partie de boule chez Fonsine.

Après le Buis, la voie ferrée longe la route. Le train de cinq heures les dépasse dans un ferraillement assourdissant mêlé d'un sifflement ridicule. Il est tout éclairé, le train du Buis. De la route, on aperçoit les voyageurs assis sur les banquettes de bois ou debout sur la plate-forme arrière. Qu'ils sont heureux, eux ! Comme on voudrait être à leur place ! Mais quel émerveillement tout de même pour les enfants qui voient un train pour la première fois ! Et quel train ! Un train à voie unique et réduite qui, tant bien que mal, relie Orange au Buis, trois fois par jour, dans chaque sens.

– Mes enfants, dit Pierre, vous le verrez tous les jours maintenant, puisqu'il passe juste au bout des terres de notre nouvelle maison.

Soudain, au bas de la petite côte, juste avant de tomber sur Mollans, le mulet de l'armée s'arrête et ne veut plus rien savoir. Malgré les « hue ! » répétés de Pierre et ses encouragements : rien à faire. Il lève la croupe, secoue nerveusement les oreilles, piaffe, rue dans les brancards. Le père Pierre s'inquiète :

– Le mulet est à l'armée, dit-il, il n'est pas à nous, que deviendrions-nous s'il venait à s'estropier ? Prudemment, il le dételle. Ne sentant plus de résistance, la bête avance, se laisse sagement attacher derrière la charrette tandis que la « Nine » vient prendre sa place entre les bras. Ouf ! On a eu chaud !

31 Ce n'est que vers minuit que notre équipage arrive enfin à la ferme de Bel Air, au bord de la route, trois kilomètres après Vaison. Émile est endormi. Maurice, harassé de fatigue, ne tient plus debout. Heureusement on est arrivé : on va pouvoir se reposer.

Mais pourquoi la lumière brille-t-elle au premier étage ? Pourtant le fermier avait bien promis... Le voici qui paraît sur le pas de la porte. Il explique longuement qu'il n'a pu libérer entièrement l'appartement, le sien

lui-même n'étant pas encore évacué. Une partie de la famille seulement pourra coucher. Par bonheur, une servante du château voisin, prévenue, d'accord avec son patron, vient chercher les enfants endormis.

Le lendemain, très tard, ils s'éveillent dans un grand lit tout rose, au milieu d'une belle et grande chambre aux murs fleuris. Sur le parquet, des tapis moelleux partout. Dans un coin de la pièce un robinet brillant laisse échapper un filet d'eau dans un lavabo tout blanc.

Émerveillés, Maurice et Émile se précipitent vers l'une des grandes fenêtres. Ils l'ouvrent.

Ils s'aperçoivent alors qu'ils sont dans une demeure immense, percée de hautes fenêtres, toutes les mêmes, sur plusieurs étages. Aux angles, des tourelles élancées pointent leur cône d'ardoise vers le ciel. Sur leur gauche, en bas, une porte cochère est ouverte. On devine, à l'usure des pavés, que des attelages l'empruntent depuis toujours. Mais le plus beau, c'est l'immense parc qui s'étale, là, sous leurs yeux émerveillés.

L'allée centrale est bordée de grands arbres. De chaque côté, des allées plus petites, bordées de charmilles, conduisent à des tonnelles fleuries. Des jets d'eau retombent en pluie dans un immense bassin, recouvert de nénuphars sur un côté, tandis que de l'autre deux cygnes, face à face, se font de grandes courbettes en plongeant, à tour de rôle, la tête dans l'eau. Des feuilles bariolées se détachent par instants des arbres exotiques, tournoient un moment dans l'air, puis se décident à se poser sur les pelouses. Dans une allée, à droite du parc, un homme qu'ils ne connaissent pas, ratisse méticuleusement le gravier.

Comme elle est belle notre nouvelle maison ! Non, je ne regrette pas Tourneige, lance Émile. Maurice reste coi, sceptique, se demande ce qu'il leur arrive.

Mais enfin, finit-il par s'écrier, où sont nos parents ? Pourquoi ne nous appellent-ils pas pour déjeuner ?

La bonne les a entendus. Elle attendait qu'ils fussent éveillés pour venir les chercher et les conduire jusqu'à leur nouvelle demeure.